



<http://cinemateur01.com>

Cinémateur

Fiche n° 1642

Date de sortie : le 2 mai 2018

Nationalité : France

Distributeur : Ad Vitam

Durée du film : 1 h 47

Du 18 au 24 juillet 2018

Cornélius, le meunier hurlant

de Yann Le Quellec



Un beau jour, un village du bout du monde voit s'installer un mystérieux visiteur, Cornelius Bloom, qui aussitôt se lance dans la construction d'un moulin. D'abord bien accueilli, le nouveau meunier a malheureusement un défaut: toutes les nuits, il hurle à la lune, empêchant les villageois de dormir. Ces derniers n'ont alors plus qu'une idée en tête : le chasser. Mais Cornelius, soutenu par la belle Carmen, est prêt à tout pour défendre sa liberté et leur amour naissant.

Festival du Film de Beaufort 2017 : Prix du Public : Longs métrages.

Entretien avec Yann Le Quellec (Extraits du dossier de presse)

Pourquoi, pour votre premier long-métrage, avez-vous choisi d'adapter « Le meunier hurlant » de l'écrivain finlandais Arto Paasilinna ?

J'ai lu « Le meunier hurlant » il y a une dizaine d'années et depuis, l'envie d'adapter ce roman à l'écran ne m'a pas quitté. On y plonge dans un univers foisonnant, picaresque,

d'une immense liberté. Et très drôle. Un humour doux amer et burlesque souvent grinçant, sur un fil, mais d'une grande humanité et dénué de cynisme.

Il y a dans l'univers du récit de Paasilinna une forme de naïveté qui irrigue votre récit, vos personnages. Avez-vous eu l'intention de vous rapprocher du conte ?

Les héros chez Paasilinna ne se résignent jamais. Ils avancent, envers et contre tout. Ils prennent leurs rêves pour des réalités et se heurtent en permanence à un monde désenchanté. On peut trouver cela naïf, moi je crois que c'est un acte de foi courageux et plein d'élégance. Le meunier se heurte en permanence à la norme. Lorsque le maire Cardamome (Gustave Kervern) explique à Cornélius qu'à cause de ses hurlements, il continuera à être chassé de village en village, il dit vrai. Mais Cornélius n'en a cure : il veut continuer à travailler, avoir du grain à moudre et défendre sa place dans la communauté malgré tout. Il ne renonce pas. Au-delà de sa passion pour les moulins, c'est cette foi qui rapproche à mes yeux Cornélius de Don Quichotte et en fait un héros tragique. S'il est naïf, c'est qu'il n'a pas le choix. S'il cesse d'espérer, il sombre. Lutter contre le désespoir (ou dans le cas de Cornélius le hurler) me semble une bonne raison de continuer à faire de la farine ou des films. Et puis, sous ses dehors de conte hors-sol, le récit est imprégné d'une mélancolie sourde et d'un regard sans concession sur la réalité contemporaine. Le conte ne fuit pas le réel. Il permet de l'aborder sous un angle fantastique, merveilleux, pop.

Cornélius est un étranger qui cherche à s'implanter dans une communauté mais est tiraillé entre l'expression de sa singularité individuelle et la prise en compte de la norme sociale ; et le village lui-même est partagé entre la nécessité de s'ouvrir pour éviter l'asphyxie et la tentation du rejet, née de la peur de la dilution et de la perte d'identité. C'est le cas de presque tous les héros de western, chez John Ford notamment. Mais c'est aussi une situation très concrète pour beaucoup de monde aujourd'hui, pas seulement pour les migrants et pas uniquement en France. En fin de compte, s'il y a une naïveté, c'est plutôt celle du parti pris de la littéralité, de la frontalité avec laquelle le film avance. Si le héros est triste, il hurle. Si les gens sont contents, ils dansent toute la nuit. Mais pour revenir à votre question sur le désir d'adaptation du livre, il y a avant tout l'envie de suivre ce héros, Cornélius. C'est un héros bigger than life, dans le sillage des personnages de Zorba le Grec, Jeremiah Johnson, Vol au-dessus d'un nid de coucou ou La Conjuraison des imbéciles. J'avais envie de relever le défi d'un certain romanesque, avec mes moyens, qui ne sont évidemment pas ceux du cinéma hollywoodien....

Le film dégage aussi une certaine sensualité...

Pour moi, la présence de la nature est avant tout promesse de sensations. Le souffle du vent qui balaie le moulin et les personnages, le courant des torrents, ou les fleurs si chères à Carmen sont autant d'éléments qui érotisent la relation entre Carmen et Cornélius et contribuent à la sensualité du film. De fait, en explorant ces territoires, j'ai tenté de filmer la relation des corps à une nature omniprésente. Car la trajectoire de Cornélius passe par un retour à la nature - chassé du monde des hommes, il trouve refuge dans les montagnes - et même à l'état de nature. Là, il entretient un rapport quasi animal à son environnement.

Le hurlement de Cornélius pose une question qui nous concerne tous : dans ce monde policé et normé, que faire de notre animalité, de nos pulsions ou de notre chagrin ?

Par-là, le film interroge aussi notre rapport à la folie. Malgré tous nos efforts pour nous contenir, nous contrôler, nos pulsions finissent toujours par se manifester. Comme le mental de Cornélius ou les engrenages de son moulin, le film

est souvent au bord de la rupture ou de l'emballement. En ce sens, je crois que le film, s'il est avant tout un film de corps, est aussi à sa façon un film mental, un conte psychédélique.

Bonaventure Gacon, qui interprète Cornélius, est une vraie découverte. Il vient d'un autre univers, qui est le cirque, comment s'est passée cette rencontre ?

J'ai écrit le scénario en étant très angoissé par la question de l'acteur : qui va pouvoir interpréter Cornélius ? J'avais en tête un Depardieu jeune. Il me fallait trouver un acteur charismatique qui ait une présence physique qui puisse impressionner. Une personnalité hors-norme mais sensible qui puisse aller vers la danse, vers le burlesque ou qui ait des « superpouvoirs » sur lesquels je puisse m'appuyer d'un point de vue chorégraphique. J'ai fait de nombreux castings d'acteurs de cinéma, de théâtre, mais aussi de danseurs, du casting sauvage... et pendant longtemps je n'ai pas trouvé. J'étais assez désespéré. Et là, deux amis ont lu le scénario, et m'ont dit, sans se concerter, « ton Cornélius existe ! Dans la vie, il s'appelle Bonaventure Gacon. C'est une pointure du monde du cirque et du spectacle vivant, il est extraordinaire. Ça c'est la bonne nouvelle. La mauvaise c'est qu'il n'y a aucune chance qu'il accepte de faire du cinéma : il est trop sauvage... ». Bonaventure Gacon, m'ont-ils dit, était connu à

la fois comme artiste de cirque - c'est un « porteur » très puissant au sein du cirque Trottola - et aussi comme auteur d'un spectacle où il est seul en scène, intitulé Par le Boudou. C'est un spectacle culte pour beaucoup de monde (Pierre Etaix par exemple l'admirait) comme je m'en suis aperçu par la suite. Je suis donc allé en Suisse voir son spectacle et j'ai été impressionné à la fois par sa puissance, son agilité incroyable, et enfin par sa nature, une personne belle presque au sens archaïque du terme, avec un rapport absolument pur aux gens et aux choses. Je sentais que cette humanité, et une réelle fragilité alors que c'est un colosse, pouvaient irriguer le personnage de Cornélius. Je lui ai immédiatement proposé le rôle, sans hésitation ! Il a effectivement commencé par décliner la proposition. Puis il a vu mes films précédents, nous avons beaucoup parlé ensemble et il a finalement accepté. Il s'est totalement investi dans la préparation et le tournage du film...

Lorsqu'on regarde ce moulin qui domine le village, on a le sentiment qu'il a toujours été là, un peu comme une cathédrale. Comment en êtes-vous arrivés à cette construction étonnante, assez éloignée de l'idée qu'on peut se faire d'un moulin ?

C'était l'un des grands enjeux de la préparation du film. Dans le livre, c'est un moulin à eau, mais là, compte tenu de la configuration des lieux, je voulais le construire en bord de falaise, au-dessus du village, et de fait ça devenait un moulin à vent. Il fallait trouver un édifice qui matérialise l'imaginaire singulier de ce meunier. Avec le chef décorateur Florian Sanson, nous avons conçu le moulin en partant de plans qu'avait dessinés Léonard de Vinci. Nous souhaitions aussi que le moulin ait une certaine force, qu'il soit en prise avec la nature, qu'il capte les éléments. Il y a cette idée d'un endroit qui canalise les énergies - ici le vent - pour les transformer en autre chose. Et puis il y a le cœur du moulin, la salle des machines où le grain est moulu. Cette machine folle, comme une puissante boîte à musique, a été construite dans un

hangar pour créer une ambiance presque expressionniste qui soit le prolongement de l'état psychique du personnage. On a travaillé beaucoup sur ces questions de rotations, d'engrenages, verticaux ou horizontaux. Là aussi, nous avons travaillé en collaboration avec Bonaventure qui devait circuler et prendre en main « son » moulin. Il ne fallait pas seulement que ce soit beau, mais que ça puisse « jouer » au sens burlesque du terme. Florian Sanson s'est d'ailleurs appuyé sur des savoir-faire de techniciens de l'équipe du cirque de Bonaventure pour construire et piloter cette étrange salle des meules. L'hybridation n'était donc pas seulement dans la direction artistique mais au sein même de l'équipe technique....



Déambulations, gesticulations, à l'intérieur d'une esthétique toujours très tenue : c'est la promesse de ce western comique et poétique, un film rare. **(Emily Barnett – Les Inrocks)**

Une jolie ode à la nature et à la différence, filmée dans des paysages sublimes et qui révèle le formidable Bonaventure Gacon, digne héritier de Gabin ou Depardieu. **(Le Parisien)**

Egalement, cette semaine :

- **Le ciel étoilé au-dessus de ma tête** de Ilan Klipper
- **Senses 1 et 2**, de Ryûsuke Hamaguchi

La semaine suivante :

- **Senses 3 et 4 – Senses 5**, de Ryûsuke Hamaguchi
- **L'homme qui tua Don Quichotte**, de Terry Gilliam